



POUR ELLE

CONQUISE...
jamais soumise

MEREDITH DURAN

AVENTURES & PASSIONS

Conquise... jamais soumise

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

FIÈVRE À DELHI

N° 9150

ULTIME ESPOIR

N° 9359

MEREDITH
DURAN

Conquise...
jamais soumise

ROMAN

*Traduit de l'américain
par Anne Busnel*



Titre original
WRITTEN ON YOUR SKIN

Éditeur original
Pockets Books, a division of Simon & Shuster, Inc., New York

© Meredith McGuire, 2009

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2011

Pour m'avoir livré les courses, m'avoir aidée à démêler les fils de mon scénario, pour *Bip Bip*, pour la soupe au poulet, pour les séances d'encouragement sur les parkings, pour les itinéraires: Moldarama, Phase III, les Andes et le zoo, pour m'avoir offert un chauffage d'appoint quand mes mains devenaient bleues, pour avoir kidnappé le modem, pour *Yacht Rock* et pour la joie de vivre, ce produit d'un futur proche est dédié à Steve.

Remerciements

Quand une date de remise tombe deux jours avant un déménagement longue distance, on redécouvre que les amis sont la meilleure arme secrète de l'arsenal dont dispose un auteur. Un grand merci à tous ceux qui m'ont aidée à franchir les dernières étapes: Maddie et Elizabeth, pour m'avoir consacré tant de temps (et pour avoir été si douées pour faire des cartons!) en dépit de leurs propres impératifs; Janine, pour cet e-mail que j'ai relu au moins une centaine de fois; Rob et Betsey qui ont traversé un océan pour m'apporter Noël; Steph, maman, papa et Shelley, qui ont joué les pom-pom girls.

Je remercie également mes héroïnes new-yorkaises de la vraie vie: l'incroyable Nancy Yost, l'équipe de Pocket Books, et tout particulièrement Lauren McKenna, Megan McKeever, ainsi que la relectrice à l'œil infallible qui a surpris Mina en train de grimper quatre à quatre un escalier qui n'existait pas. Magie du réalisme ou brève incursion dans le paranormal? Heureusement, amis lecteurs, vous n'aurez pas à vous poser la question.

1

Hong Kong, 1880

Les ennuis commencèrent vers minuit. Sans doute sous l'effet du champagne, elle titubait légèrement, un homme à chaque bras. Mais aucun des deux ne semblait vraiment l'intéresser.

Adossé au mur, Phin sirotait un verre de cognac. La migraine lui serrait les tempes. Il vit la jeune femme balayer la foule du regard. La guirlande de lanternes rouges en papier suspendue au-dessus du seuil projetait une lumière sanglante dans sa chevelure blond argenté.

Elle le repéra et lui adressa un grand sourire.

Ce n'était vraiment pas le moment.

Il confia son verre vide à une servante chinoise au visage rond comme la lune qui repartit, tenant son plateau en hauteur, en équilibre sur le bout des doigts. Phin se surprit à envier son verre qui s'échappait ainsi si aisément en voguant au-dessus de la tête des invités. Bon sang, il n'en pouvait plus de Hong Kong!

Ce soir, tout le gratin de la ville était présent, excepté le gouverneur et le consul américain. Dès qu'il avait remarqué leur absence, Phin avait

compris que l'arrestation de Collins était imminente. Sa mission était donc terminée, et il n'avait aucune raison de s'attarder dans les parages. Pourtant, Ridland lui avait interdit de prendre la mer avant le lendemain soir. Sans doute essayait-il de lui prouver quelque chose. « C'est le résultat qui compte, Granville. Vous devriez être fier de votre boulot. Vous êtes sacrément doué! »

Fier. Phin faillit ricaner. Un chien était-il fier de suivre son maître? Pourquoi se serait-il enorgueilli de sentir cette laisse qui l'entravait et dont le collier l'étranglait ou se relâchait selon le bon vouloir de Ridland? Aurait-il fallu en plus qu'il lui lèche la main?

Et si seul le résultat comptait, il aurait déjà dû être parti à l'heure actuelle. Il y avait bien dans les parages d'autres agents – qu'il ne connaissait pas, et réciproquement – tout à fait capables de gérer les suites de l'opération. Alors, pourquoi Ridland l'obligeait-il à rester?

Il glissa un œil vers l'entrée. Mlle Masters se dirigeait vers lui. Elle manœuvrait avec habileté entre les couples qui virevoltaient telles des marionnettes au son de l'orchestre. Il avait eu tort de nouer ce petit flirt avec elle, car, au bout du compte, il n'avait pas eu besoin d'elle. Limiter les complications, tel était son credo. Hélas, dans ce cas précis, il avait commis une erreur. Mina Masters n'avait pas l'habitude que ses soupirants la négligent, et le brusque refroidissement de leur relation l'avait intriguée.

Comme elle progressait parmi la foule, elle perdit d'abord un premier admirateur, bousculé par un couple de valseurs, puis un second, de manière à peu près similaire. Elle ne parut pas s'en apercevoir. Les choses semblaient glisser sur elle. Cette candeur l'avait sans doute protégée, d'ailleurs. Bien qu'elle

fût la belle-fille de Gérard Collins, elle ne devait pas être au courant de grand-chose. Tant mieux pour elle. Certaines informations auraient troublé son sommeil et gâté son teint. Cette charmante dinde était loin de se douter que, d'un jour à l'autre, elle allait être précipitée dans un monde inconnu. Une fois Collins derrière les barreaux, les soupirants de la belle Mina s'égailleraient comme une volée de moineaux. Quant à sa mère, elle tenterait sans doute de se jeter par la fenêtre. Leur petit univers douillet allait voler en éclats, et Phin ne leur prédisait pas un avenir brillant. Harriet Collins avait rompu tout lien avec sa famille, et aucune de ces deux femmes ne possédait le moindre talent monnayable.

Restait leur beauté indéniable, susceptible d'intéresser les hommes, mais qui aurait du mal à survivre à leurs brutalités.

Cette pensée assombrit définitivement l'humeur de Phin. Le veau gras s'inquiétait pour deux agnelles menées à l'abattoir ! C'était d'un ridicule achevé. Ces femmes ne lui étaient rien, il ne pouvait rien pour elles, et se frapper la poitrine en guise de *mea culpa* ne servirait à rien.

Il tourna les talons et s'éloigna.

Le bruit des rires et des conversations emplissait la grande salle. Il se fraya un chemin à travers la foule d'hommes en vestes sombres pour rejoindre le couloir le plus proche. L'endroit était sombre, et la brise humide qui passait par les fenêtres ouvertes faisait vaciller la flamme des lampes. Hong Kong, brillante, luxuriante, embaumait le parfum des fleurs après une tempête vespérale. La cité elle-même était parfumée comme une de ces maudites débutantes.

— Monsieur Monroe !

Il se figea. Elle l'avait donc suivi jusqu'ici ?

Il se retourna. Mina Masters s'était immobilisée à quelques mètres de lui, sous une arche ornée de carreaux rouges et noirs. Comment avait-elle fait pour se déplacer aussi vite sanglée dans une telle robe, à la coupe ajustée et agrémentée d'une tournure sur laquelle venaient se froncer des mètres de soie ? Il n'en avait aucune idée. La toilette était d'un bleu profond, choisi pour accentuer la couleur de ses yeux. Une erreur, selon lui. Ses iris étaient d'une teinte si originale qu'ils n'avaient nul besoin d'être mis en valeur. Parmi tout ce bleu, leur éclat lumineux semblait presque surnaturel. De fait, les avis étaient partagés sur sa beauté. Avec de tels cheveux et un tel regard, elle avait presque l'air d'une créature inhumaine.

— Bonsoir, la salua-t-il.

— Monsieur Monroe, répéta-t-elle.

Elle avança d'un pas. Sa voix un peu haletante comportait un petit accent de triomphe. Une goutte de transpiration coulait le long de sa clavicule. Fasciné, il la suivit du regard, incapable de comprendre pourquoi il avait le mauvais goût de désirer cette fille. Elle avait l'air si fragile... Et il n'était pas un homme délicat.

— La soirée vous plaît-elle ? Vous n'avez quand même pas l'intention de nous quitter si tôt ?

— Cette soirée est délicieuse. J'allais juste chercher quelque chose dans mes appartements, prétendit-il avec un bref sourire.

Il marqua une pause délibérée, afin de lui permettre de passer son chemin. Elle n'en fit rien, bien entendu.

— Et vous, mademoiselle Masters, passez-vous une bonne soirée ?

— Oh oui, merci. Je m'amuse comme une folle. Mais comme je le disais il y a un instant à mes deux amis anglais...

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, comme si elle venait seulement de s'aviser qu'elle les avait abandonnés dans la salle de bal. Puis, comme elle pivotait de nouveau face à lui, elle chancela et rétablit de justesse son équilibre en heurtant la poitrine de Phin.

En la rattrapant par les avant-bras, il reçut une bouffée de son parfum capiteux. La vision de ses yeux écarquillés semblables à deux lacs scintillants le frappa comme un coup de poing. Un bleu extraordinaire, vraiment. Elle était belle, oui. Néanmoins, il préférait les femmes plus pulpeuses. Avec ses cheveux blond-blanc, ses prunelles immenses et sa silhouette menue, Mlle Masters ressemblait à une poupée de porcelaine. Hélas, elle n'en avait pas le comportement. Les poupées étaient muettes, alors que cette fille jacassait à tort et à travers. Mais il savait comment la réduire au silence...

Il se cabra contre cette soudaine pensée lubrique. Bon sang, elle lui grillait les neurones. D'un geste ferme, il la repoussa, sans doute plus rudement qu'il n'était nécessaire.

— Vous devriez faire attention, dit-il.

— À quoi ? fit-elle, le sourcil mutin.

Aux hommes qui rôdent dans les couloirs sombres.

— À ne pas tomber. Si vous titubez en public, on va raconter que vous êtes grise.

Elle battit des cils, la mine désorientée.

— Ô mon Dieu ! Et c'est interdit ?

Il soupira. Même si le ciel n'avait pas été sur le point de lui tomber sur la tête, elle aurait réussi à ruiner sa réputation. Le petit monde charmant et suave dans lequel elle évoluait était régi par des règles strictes que, dans sa sottise, elle n'avait même pas conscience d'enfreindre.

— Je ne pense pas qu'il y ait une loi contre ça, non...

Il avait la bouche sèche, et il s'interrompit pour s'éclaircir la voix. À son regard qui changeait de direction, il se rendit compte qu'il était en train de se frotter le front. Cette migraine devenait plus pénible à chaque minute. Au moins autant que Mina Masters.

Que disait-il, déjà?

Ah oui.

— Mais vous ne voudriez pas qu'on vous croie portée sur la bouteille?

Il s'étonna lui-même du ton paternaliste qu'il avait employé. Cette fille avait le chic pour provoquer des réactions stupides chez ses interlocuteurs. Elle était naïve et impulsive à la manière des enfants et des chiots. Quand on la regardait, on ne pouvait s'empêcher de serrer les dents en se disant que l'accident n'était pas loin. Les chiots se faisaient écraser les pattes. Les enfants tombaient des appuis de fenêtre. Mlle Masters dansait au bord d'une falaise et personne — ni sa mère lymphatique, calfeutrée dans sa chambre, ni son beau-père tyrannique — ne prenait la peine de la mettre en garde.

La bouche boudeuse, elle protesta :

— C'est injuste, monsieur Monroe! Je n'ai bu que du champagne, ce qui est tout à fait correct. J'ai peut-être pris une coupe de trop, mais seulement pour anesthésier l'ennui que j'éprouve en société.

Il se mit à rire malgré lui. On aurait pu croire qu'elle trompait bien son monde sous ses airs de jolie cruche et, de la part d'une autre femme, il aurait pris sa dernière remarque comme une pique destinée à le punir de se montrer si pontifiant. Mais elle lui souriait toujours de cet air angélique, solaire,

visiblement inconsciente d'avoir eu une remarque spirituelle.

— Mais peut-être vous proposez-vous de me distraire ? ajouta-t-elle alors.

Son regard bleu tomba sur la bouche de Phin, dont le rire s'éteignit brusquement. Elle était décidément imprudente.

— Monsieur Monroe, vous avez une si belle bouche... soupira-t-elle de sa voix musicale.

Avant de lui tomber dans les bras.

Dans un premier temps, la surprise le paralysa. Il la savait téméraire, mais de là à tenter de le séduire... Enfin, si l'on pouvait parler de séduction. Une agression, plutôt ! Elle avait enfoui ses mains dans ses cheveux et lui tirait sur la tête avec la délicatesse d'un hussard. Leurs bouches se cognèrent si fort qu'il crut sentir le goût du sang sur sa langue. Puis, comme il la repoussait dans un sursaut, elle se cramponna à lui, sa poitrine ronde pressée contre son torse.

Le halètement léger qui faisait frémir ses lèvres roses court-circuita son cerveau et lui embrasa directement le bas-ventre.

Il tenta de se reprendre. Il n'allait tout de même pas lui rendre son baiser. Ce n'était qu'une gamine effrontée et stupide. S'il avait envie d'elle, c'était par pur désœuvrement.

Elle entrouvrit les lèvres et il sentit la douceur humide de sa petite langue. Il la saisit par les bras, dans l'intention de la maintenir à distance, mais le contact velouté de sa peau fit voler en éclats ses résolutions. À plusieurs reprises, il fit glisser son pouce sur sa chair, aussi lisse et soyeuse que dans ses rêves interdits. Elle poussa un petit soupir d'encouragement qui précipita sa défaite. Sapristi, aucune femme de sa connaissance n'était capable

d'émettre un son aussi lascif. D'ailleurs, elle avait vingt ans, ce n'était plus une écolière.

Et puis zut.

Il ouvrit la bouche à son tour. Elle avait un goût de champagne et de fraises. Son corps menu se colla au sien. Il eut l'impression que la calotte de son crâne allait se soulever pour laisser échapper un trop-plein d'énergie. L'expérience était tellement plus excitante qu'il ne s'y était attendu ! Elle ondulait contre lui, aussi sinueuse qu'une flamme. Ses mains sur ses épaules cherchaient à le plaquer contre le mur. Elle manquait peut-être de subtilité et aurait eu besoin qu'on lui enseigne deux ou trois choses – il s'en serait d'ailleurs volontiers chargé – mais...

Seigneur, il déraillait complètement.

Il se dégagea d'une poussée brusque. Projetée en arrière, elle heurta le mur et vacilla. Mû par un réflexe idiot, il voulut la rattraper et dut serrer les poings pour s'en empêcher.

Une main sur la paroi, elle reprit son équilibre et, pantelante, demanda :

— Voulez-vous danser avec moi, monsieur Monroe ?

Phin se passa la main sur le visage, puis l'enfouit dans ses cheveux. Doux Jésus ! Soit cette fille était complètement obtuse, soit le mot « rejet » n'avait aucun sens pour elle. Il chercha vainement un argument pour la ramener à un peu plus de décence, si toutefois cette notion ne lui était pas étrangère. Mais son propre corps se moquait de lui, et il avait l'impression d'avoir de la fange à la place du cerveau.

— Je... je vous demande pardon ? articula-t-il, faute d'une remarque plus intelligente.

— Mes amies anglaises se plaignent que les Américains soient de piètres danseurs. Je ne suis pas

d'accord. Je danse très bien et je suis certaine que vous aussi. Ne devrions-nous pas le leur prouver, par simple patriotisme ?

Elle frôla de la main la larme en diamant qui pendait à son oreille. Maintenant qu'elle s'était ressaisie, son maintien était parfait. Il aurait pu croire qu'il avait rêvé tout à l'heure en sentant sa langue dans sa bouche. Peut-être la sous-estimait-il, finalement ? En tout cas, une chose était sûre : l'imbécile qu'il était se surestimait gravement.

— Je crois que ce ne serait pas raisonnable, argua-t-il.

— Ah non ? Pourquoi ? Parce que je vous ai embrassé ?

— Précisément, mademoiselle Masters. Vous devriez être plus prudente.

Il jeta un coup d'œil à l'autre bout du couloir. Plus longtemps ils restaient là, plus le risque qu'on les surprenne grandissait, et cela ne ferait pas du tout ses affaires. Peut-être devait-il se montrer un peu plus direct pour lui mettre les points sur les i ?

— À moins que vous n'ayez envie de vous faire pilonner contre le mur ?

Ces paroles crues firent apparaître des images encore plus brutales dans son esprit. Pourtant, loin de s'offusquer, elle répliqua avec calme :

— Certainement pas dans une salle de bal, monsieur Monroe.

Puis elle lui prit le bras.

Raté. Il aurait dû employer un autre mot, moins grossier. De toute évidence, elle n'avait pas compris. Ou peut-être que si, au contraire, car elle se cramponnait maintenant à son bras comme si elle avait renoncé définitivement à toute dignité virginale. Quoi qu'il en soit, cette fille était une détraquée. Et sa folie devait être contagieuse, puisqu'il était en

train de la suivre avec docilité, se laissant remorquer dans le couloir en direction de la salle de bal.

Un léger vertige le saisit. Il avait du mal à réfléchir. Bon, soit. Une danse. Ce n'était pas le bout du monde. Il pouvait bien surveiller ses mains le temps d'une valse. Même s'il devait se mordre la langue pour distraire son esprit. En vérité, il n'avait rien à récupérer dans ses appartements. D'ailleurs, s'il prétendait le contraire, rien ne disait qu'elle ne le suivrait pas pour se glisser dans son lit !

La musique les accueillit à leur entrée, bien plus forte qu'auparavant, lui sembla-t-il. Il se surprit à grimacer tandis qu'elle l'entraînait sur la piste. La danse était en train de se terminer. La jeune fille lui dit quelque chose qu'il ne parvint pas à entendre. Il avait mal à la tête. Pourquoi se prêtait-il à son petit jeu ? Il n'avait que faire de cette irrécupérable gourde. Elle n'avait rien à lui apporter, sinon des ennuis.

Les couples de danseurs se séparaient. La danse suivante allait débiter. Mlle Masters se plaça face à lui. Comme il demeurait les bras ballants, elle lui tendit les mains. Il se rendit compte alors que quelque chose n'allait vraiment pas : il ne sentait pas le contact de ses doigts sur les siens.

Il inspira, et le sol lui parut tanguer sous ses pieds. Il recula, tituba, eut vaguement conscience de percuter quelqu'un. Un léger cri s'éleva dans son dos. Son environnement sembla se dissoudre d'un coup, puis s'assembler de nouveau avec lenteur. Mlle Masters lui parlait. On aurait dit que deux vis étaient en train de s'enfoncer dans ses tempes...

Seigneur, était-il victime d'une crise de malaria ?

Le visage de la jeune fille lui apparut, immense, flou et déformé, comme vu à travers une loupe.

Il cligna des yeux, s'efforçant d'accommoder. Bon sang, qu'est-ce qu'il avait froid...

— Vous ne vous sentez pas bien, monsieur Monroe ?

Les ténèbres fondaient sur lui. Une crise de malaria ne frappait pas si vite, voyons. L'image du verre de cognac se matérialisa alors dans son esprit, posé sur un plateau qui s'éloignait dans les airs. Le liquide ambré dansait à l'intérieur. La coupe de cristal était encore à moitié pleine. À moitié...

— Non ! dit-il dans un souffle inaudible.

Non, il ne se sentait pas bien du tout.

Il avait été empoisonné.

Il bascula et Mina reçut son menton en plein nez. Aïe ! Elle en vit trente-six chandelles. Puis le menton de M. Monroe glissa sur son épaule. Un peu sonnée, elle ne comprit pas tout de suite ce qui était en train de se passer. Au dernier moment, elle le rattrapa en glissant les bras sous les siens. Mais il était trop grand et trop lourd. Ses jambes se dérobaient sous lui, ils allaient tous deux s'écrouler par terre...

Elle fit un bond de côté et, sous ses yeux, il tomba lourdement, le visage en avant. Son crâne heurta le sol dans un craquement qui promettait un sérieux hématome. Non loin, quelqu'un poussa un cri. Les robes en soie bruissèrent tandis que les dames se tournaient pour voir ce qui se passait.

Cela faisait trois semaines que Mina attendait que M. Monroe se jette à ses pieds, mais cet homme d'une grâce surnaturelle semblait aussi insensible à son sérieux qu'à ses œillades. Et bien sûr, quand il succombait enfin, il le faisait de la manière la plus embarrassante possible. Car en dépit de son charme ravageur, ce n'était qu'un homme, après tout.

L'orchestre s'interrompit. Tant mieux, l'interprétation de Beethoven était à pleurer. Seul le violoncelliste méritait qu'on l'écoute – son archet glissait sur les cordes comme du miel sur le dos d'une cuillère.

Elle s'agenouilla au milieu du cercle de curieux qui commençait à se former.

— Il est soûl, supputa quelqu'un parmi la foule.

M. Monroe n'avait même pas paru éméché tout à l'heure, mais en cet instant, il était assurément dans le cirage. Elle avait beau lui tapoter les joues, elle ne parvenait pas à le réveiller.

Sa main s'attarda un instant sur la mâchoire anguleuse, et elle fut tentée de frôler la fossette qui lui creusait le menton. Le croissant sombre de ses cils se découpait sur sa pommette, bien saillante dans son visage aux traits virils. Au moins, elle n'avait pas à feindre l'attirance qu'elle éprouvait pour lui. Mais elle le préférait les yeux ouverts.

Elle se redressa, recula d'un pas. L'angoisse commençait à s'emparer d'elle. Elle avait vraiment placé tous ses espoirs en lui. Il n'aboyait jamais sur les domestiques et, un jour, il l'avait tirée d'affaire alors qu'elle était en très fâcheuse posture avec cette ordure de Bonham. Mais cela ne voulait peut-être rien dire. Elle n'avait pas su déterminer si son apparition fort à propos avait été délibérée ou due au seul hasard. Et au cours de la semaine qui venait de s'écouler, il s'était montré de plus en plus distant envers elle.

Elle n'aurait pas dû en être si affectée. Cela ne pouvait rien apporter de bon.

Une main l'attrapa par le coude. Elle se retrouva face au visage tout pâle de Jane sous ses bouclettes châtaines.

— Mon Dieu, vous allez bien, Mina ?

— Mais oui.

— On ne dirait pas !

Mina retint un soupir. Jane était sa dame de compagnie depuis son seizième anniversaire. Une jeune demoiselle ne pouvait voyager seule, avait décrété son beau-père. L'amitié qui avait grandi entre elles depuis était un trésor que Mina chérissait plus que tout au monde. Mais elle devenait parfois pesante. Jane lisait en elle comme dans un livre ouvert et, à plusieurs reprises, elle l'avait mise en garde contre le charme de Monroe : « Vous ne connaissez pas cet homme. Gardez vos distances, je vous en prie. »

— Il m'est tombé dans les bras, expliqua Mina. J'ai très mal au nez.

— Laissez-moi voir ça...

Les yeux plissés, Jane saisit Mina par le menton pour lui incliner la tête. Les gens se pressaient autour d'elles. Mina reçut un coup de coude dans les côtes et quelqu'un marcha sur sa jupe. C'était une sensation assez nouvelle pour elle – se faire bousculer sans que quiconque lui accorde un regard. Elle se laissa ballotter par la cohue, s'amusant à garder son équilibre au milieu des remous.

— Il me semble intact, déclara Jane en parlant du nez de Mina. Un peu rouge, peut-être... Et M. Monroe, que lui est-il arrivé ? Il n'est pas mort, au moins ?

Mina secoua la tête. Elle avait senti l'haleine de M. Monroe lui brûler le cou tout à l'heure, quand elle l'avait rattrapé. Cela avait déclenché un frisson le long de sa colonne vertébrale. Il embrassait à merveille, encore mieux qu'elle ne l'avait espéré. Mais il parlait comme un charretier. Pourquoi l'avait-il brutalisée de cette manière dans le couloir ? Qu'avait-elle fait pour qu'il change d'attitude à ce point ? Il avait le pouvoir de l'inquiéter, et cela

l'irritait. Après tout, il n'était qu'un ami de son beau-père.

Le fils du docteur Sullivan passa en trombe. Elles le suivirent des yeux. Il s'agenouilla auprès de Monroe, posa les doigts sur sa gorge à la recherche d'un pouls.

— Je devrais aller chercher M. Collins, murmura Jane.

— Allez voir dans la salle de jeu.

Après avoir renvoyé son épouse dans ses appartements avec sa brutalité coutumière, le beau-père de Mina s'était installé à une table de poker, où ses admirateurs se pressaient pour le saluer, tels des courtisans avec un monarque. Chaque fois que Mina était passée devant la porte de la salle de jeu, il lui avait fait un clin d'œil en soufflant un rond de fumée, ravi de cette popularité flagrante. Elle s'était fait mal à la mâchoire à force de lui répondre par de larges sourires.

— D'accord. Je reviens tout de suite, dit Jane, qui, ses jupes soulevées d'une main, s'éloigna avec grâce.

Mina était à présent la seule tache de couleur parmi une marée d'habits sombres. Les messieurs s'étaient massés autour de Monroe. L'atmosphère devenait de plus en plus bruyante, chacun s'efforçant de faire acte d'autorité d'une voix aussi sonore qu'impérieuse :

— Reculez tous !

— Desserrez sa cravate, voyons !

— Est-ce qu'il respire encore ?

— Un invité de Collins, n'est-ce pas ?

— Son front est brûlant...

M. Bonham apparut et se fraya un chemin à coups d'épaule. Apercevant Mina, il lui adressa ce sourire onctueux qu'il lui réservait toujours. Pensait-il se rendre ainsi irrésistible ? On aurait dit qu'il

essayait de se manger les lèvres. Mina ne parvint pas à lui rendre son sourire. Si M. Monroe était gravement malade, tous ses plans allaient tomber à l'eau.

Le fils du docteur Sullivan redressa sa tête rousse pour annoncer :

— Il respire !

L'assemblée soupira de soulagement. Mina se mit sur la pointe des pieds pour mieux voir ce qui se passait. Dix ans de sa vie en échange de cinq centimètres supplémentaires : tel était le marché qu'elle avait proposé à Dieu à l'âge de treize ans, marché qu'Il avait superbement ignoré.

À travers une forêt de torses, elle entrevit M. Bonham qui s'agenouillait. Il souleva la tête de Monroe par ses cheveux bruns et renifla avant de donner son verdict :

— Abus d'alcool. Ou peut-être...

Il releva la tête, chercha Mina parmi la foule. Son insupportable sourire s'inscrivit sur ses lèvres tandis qu'il ajoutait :

— Ou peut-être a-t-il été étourdi par l'immense beauté de Mlle Masters ?

Un rire parcourut l'assemblée. Les regards convergèrent sur Mina. Plusieurs messieurs se rendirent compte qu'ils lui tournaient le dos depuis un moment et, confus, pivotèrent à la hâte. Devenue le nouveau point de mire de l'assistance, scrutée comme une truie primée un jour de foire, elle résista à l'envie de loucher ou de tirer la langue et n'eut d'autre choix que de sourire. M. Bonham le prit aussitôt pour une marque de bienveillance à son égard. Son sourire s'élargit, révélant sa denture. Ambitieux et désormais riche, il s'était fait tout seul. Dans les colonies, ce n'était pas un handicap, et tout le monde s'attendait à voir les plus belles débutantes déployer leurs charmes pour lui. Si Mina ne l'avait

pas mieux connu, elle en aurait peut-être fait autant. Mince, élégant, il avait les longs doigts d'un artiste et une chevelure d'un brun profond. « Le talent d'un banquier et le visage d'un poète » : voilà le genre d'âneries que chuchotaient les dames sur son passage.

Mais Mina était bien placée pour savoir que la description du personnage ne s'arrêtait pas là. Il avait les mains plus visqueuses que des tentacules de pieuvre. Sa bouche avait un goût de vase. Il s'apitoyait sur le sort des chiens errants qui se rassemblaient devant ses grilles chaque soir, mais il n'hésitait pas à gifler ses domestiques avec le sourire. Étant l'associé du beau-père de Mina dans la gestion d'une plantation de coca à Ceylan, il souhaitait bien évidemment épouser la jeune fille. Mais Mina se moquait bien de cette plantation et de leurs affaires communes, et l'idée d'épouser Bonham suffisait à lui donner une crise de panique.

Elle chassa cette pensée de son esprit. Elle n'allait pas faire comme sa mère, passer son temps à se lamenter et à se tordre les mains en geignant. La solution résidait dans l'action, et aussi dans cet homme qui, en cet instant même, piquait un rouillon sur la piste de danse. Monroe était susceptible de l'aider. Lui aussi désirait s'associer avec Collins. Il était américain par la naissance et irlandais par le sang, avantages avec lesquels Bonham ne pouvait rivaliser, lui qui était le fils d'un Anglais de Singapour. De plus, si Monroe gagnait la faveur de Collins, ou s'il se faisait surprendre en train d'embrasser Mina dans un couloir, il y avait fort à parier que Bonham se désintéresserait d'elle. Son orgueil ne le supporterait pas.

Elle profita de ce que l'attention générale était focalisée sur elle pour lancer à la cantonade :

— C'est peut-être la typhoïde ? Ou le choléra ?

La perspective d'une éventuelle contagion suffit à disperser la foule. Bonham ne bougea pas, et son regard perçant se fixa sur Mina. À l'instar de Collins, il avait un sixième sens pour repérer les actes de rébellion les plus subtils.

Une main se referma sur le bras de Mina : celle de Collins, qui la tourna vers lui avec autant de ménagements que s'il attrapait un chiot par la peau du cou. Ses yeux injectés de sang se portèrent vers le corps longiligne de Monroe.

— Que s'est-il passé ? aboya-t-il.

Cela paraissait évident, mais il n'était pas rare que Collins pose des questions idiotes pour le simple plaisir d'arracher une réponse à son interlocuteur terrorisé.

— Il s'est écroulé, monsieur.

— D'un coup ? Sans prévenir ?

Collins avait retrouvé son accent irlandais rocailleux, ce qui arrivait quand il avait bu plus que de raison. D'ordinaire, il parlait avec un accent américain encore plus authentique que celui de Mina, qui avait, il est vrai, passé son enfance à voyager de par le monde en compagnie d'une succession de gouvernantes britanniques triées sur le volet par sa mère.

— Il a l'air un peu rouge. Si vous voulez, je peux le faire ramener dans sa chambre, proposa-t-elle.

Elle venait de remarquer Jane qui approchait, deux domestiques costauds sur les talons.

Bonham se releva.

— Il vaudrait peut-être mieux le transporter au dispensaire d'Aberdeen. Après tout, il est possible que Mlle Masters ait raison et qu'il soit contagieux.

Mina échangea un regard avec Jane, qui fronça les sourcils un quart de seconde. Il n'était pas

difficile de deviner ce qu'il adviendrait de Monroe à l'hôpital. Bonham ne voulait pas de concurrents susceptibles de lui ravir la faveur de Collins : il s'arrangerait pour qu'une infirmière se trompe de médicament.

Une main légère posée sur le bras de son beau-père, Mina intervint :

— Cela ne me gêne pas du tout de rester à son chevet, père.

En général, il aimait bien qu'elle l'appelle ainsi. Mais depuis la scène qui l'avait opposé ce soir à la mère de Mina, il était d'une humeur massacrate.

Il repoussa sa main.

— Je ne comprends pas ce qu'il a, grommela-t-il. Il avait l'air en forme tout à l'heure.

— Emmenez cet homme dans ses appartements, ordonna Jane aux deux domestiques.

— Attendez, s'interposa Bonham, ce qui lui valut un regard acéré de Jane. Un malaise aussi subit, c'est suspect. Il sera mieux à l'hôpital. S'il est contagieux...

— Vraiment, monsieur Bonham, je suis choquée ! coupa Mina dans un glapissement. M. Monroe est quand même notre invité. Admettez qu'il est de notre devoir d'hôtes et de chrétiens de lui prêter assistance.

Sa stratégie fonctionna à merveille. Collins enfla de toutes parts comme un coq offusqué au milieu de sa basse-cour. Il balaya l'assistance d'un regard farouche, comme s'il défiait quiconque de mettre en doute son sens de l'hospitalité.

— Mina a raison. Il ne sera pas dit que j'aurai manqué à mes responsabilités d'hôte en abandonnant un invité dans le besoin. Bonham, si vous voulez vous rendre utile, allez donc chercher le docteur Sullivan.

— Oui, tout de suite, marmonna Bonham.

Le fils du docteur Sullivan déclara alors :

— Mon père est à Little Hong Kong. Il a été appelé au chevet de Mme Harlock.

— Eh bien, envoyez-y un valet. Et pourquoi n'y a-t-il plus de musique ? Qu'on aille secouer ces crétins de musiciens.

Collins se détournait déjà. Il en avait fini avec Monroe. Du moment qu'il restait de l'alcool à boire et des cartes pour jouer, il n'avait pas de temps à perdre en sollicitude.

Tandis que les domestiques soulevaient le corps inerte de M. Monroe, Jane s'approcha de Mina et lui toucha le coude.

— M. Bonham ne va pas être content, murmura-t-elle. Êtes-vous sûre de vouloir prendre le risque de le contrarier ?

Mina hocha la tête, même si la question était mal formulée. On ne parlait pas de prendre des risques quand on n'avait pas le choix.

Un mince rai de lumière filtrait sous la porte de la chambre de sa mère, mais Mina se garda bien de frapper. Sans bruit, elle actionna la poignée. Harriet Collins était pelotonnée sur l'ottomane près de la fenêtre, les jambes repliées sous elle, le visage tourné vers le ciel étoilé. Ses cheveux blonds coulaient librement sur ses épaules, soulignant la ligne pure de son cou et l'arrondi de sa mâchoire. Elle avait l'air très jeune ainsi et, vêtue de sa chemise de nuit diaphane, elle ressemblait beaucoup au reflet que Mina voyait dans le miroir chaque matin.

Par réflexe, la jeune fille croisa les doigts. Jamais. Non, jamais elle n'aurait cette allure brisée, désespérée, à cause d'un homme. Ce genre d'amour ne l'intéressait pas.

Sa mère avait dû percevoir le bruissement de ses jupes, car elle demanda :

— Les invités sont-ils partis ?

La question surprit Mina. Il n'était même pas minuit. Elle jeta un coup d'œil en direction du manteau de la cheminée et découvrit un espace vide là où l'horloge était posée auparavant, avant de la repérer par terre, près de l'armoire, entourée de verre brisé.

Son regard vola vers le visage de sa mère, mais aucune meurtrissure n'était visible.

— Non, pas encore, répondit-elle.

Elle referma la porte. Le mécanisme bien huilé fonctionna sans bruit. Tout était parfait dans cette demeure qui reflétait un luxe cossu et sophistiqué, comme l'avait voulu Collins. Dans l'esprit de celui-ci, Mina et sa mère ne différaient pas du riche tapis de soie que la jeune fille foulait en cet instant : elles étaient des signes extérieurs de richesse.

— Ils ne prendront pas congé avant plusieurs heures, précisa-t-elle.

— Comment ? fit sa mère en tournant vers elle des yeux rougis par les larmes. Mais alors, que fais-tu là ? Retourne dans la salle de bal. Tu dois jouer l'hôtesse en mon absence. Et qu'est-ce que c'est que cette coiffure ? Pour l'amour du Ciel, demande à Jane de te repeigner !

Déconcertée, Mina porta les mains à sa chevelure. Une épingle en ivoire sculpté s'en détacha. Elle la laissa tomber sur le tapis. Une récompense pour le domestique qui balaierait les tessons de verre.

— Inutile, je viens de me retirer pour la nuit. M. Monroe a eu un malaise et M. Collins m'a demandé de veiller sur lui.

Sa mère se contenta de froncer les sourcils. Elle désapprouvait manifestement la décision de son mari. Pourtant, jamais elle ne se serait opposée à cet ordre.

La voix enrouée d'avoir tant pleuré, elle demanda d'un ton résigné :

— Que se passe-t-il avec M. Monroe ? Avez-vous envoyé chercher un médecin ?

— Oui, mais il n'arrivera pas avant un moment. Apparemment, le bébé de Mme Harlock n'a pas très envie de naître.

Voyant sa mère serrer sur sa poitrine les pans de son châle dans l'intention de se lever, Mina ajouta précipitamment :

— Jane se trouve à son chevet en cet instant même. Vous n'êtes pas obligée de vous déranger.

Elle savait sa mère de santé fragile, et la maladie de M. Monroe était peut-être vraiment contagieuse.

L'air soulagé, sa mère se renfonça contre le dossier de l'ottomane.

— Tant mieux. Je ne voudrais pas croiser le chemin d'un invité égaré à l'étage, murmura-t-elle.

Après une hésitation, elle tendit le bras :

— Viens me raconter tout cela avant de partir.

Une marque d'intérêt encourageante. Ces derniers temps Harriet avait semblé de plus en plus dans son monde, comme si son esprit cherchait à s'échapper, à se détacher de son enveloppe corporelle.

Souriant, Mina vint s'asseoir près d'elle.

— Eh bien, j'étais en train de bavarder avec M. Monroe...

— Non, commence par le début. Étais-tu la plus jolie au bal ?

— Oh, maman, pourquoi posez-vous toujours la même question ? s'exclama Mina en levant les yeux au ciel.

— Parce que j'aime commencer par les bonnes nouvelles.

— Ma foi...

Mina s'efforça de réfléchir à la question en se plaçant du point de vue de sa mère. La beauté n'entraînait pas seule en ligne de compte. Sa robe avait coûté plus cher que toutes celles qu'elle avait vues ce soir. Son collier de perles valait cinq fois celui de Mlle Morgan. Et les messieurs s'étaient montrés très empressés envers elle. Elle avait dansé presque tout le temps.

— Oui, je le pense, acquiesça-t-elle enfin.

— Donc, Mlle Kinnersley n'était pas présente ?
conclut sa mère.

Mina prit un air choqué. La famille Kinnersley était récemment arrivée de Rangoon, où leur fille régnait de manière incontestable parmi les débutantes.

— Pourquoi me demandez-vous cela ? Vous ne la trouvez quand même pas plus jolie que moi ?

Elle se pencha et, moqueuse, feignit de s'inquiéter en scrutant le visage de sa mère :

— Si jeune et vous auriez déjà besoin de lunettes ?

Harriet se mit à rire. Les ridules au coin de ses yeux semblaient s'être accentuées, ces derniers temps. Toutes ses crèmes et ses onguents ne serviraient à rien tant que Collins la ferait pleurer aussi souvent.

— Cesse donc de dire des bêtises, Mina.

— Que voulez-vous ? Je n'y peux rien, je suis une fille stupide.

— Alors, était-elle présente ?

— Oui, elle était là.

— Décris-moi sa tenue. Dis-moi avec qui elle a dansé.

Mina haussa les épaules.

— Quelle importance ? Ce n'est pas une compétition.

— Bien sûr que c'en est une ! Ma chérie, une femme n'a que trois atouts dans sa manche, décréta Harriet en prenant Mina par le menton. Sa beauté. Sa bonne éducation. Et si elle a de la chance...

— ... sa fortune, oui, je sais, soupira Mina en se dégageant. Vous me l'avez dit un bon millier de fois, maman.

Son regard tomba sur les morceaux de verre éparpillés autour de l'horloge. Dans la faible lumière de

la lampe, ils étincelaient tels de petits diamants. On allait tout recoller et les gens n'y verraient que du feu.

— Ma chérie, pour ce qui est de la fortune, tu as un sérieux handicap, rétorqua sa mère. Tu ne dois pas l'oublier. Voilà tout ce que j'avais à dire.

Si Mina avait reçu un penny chaque fois que sa mère lui avait rappelé ce détail, elle aurait bénéficié d'un joli pécule personnel et aurait été libre comme l'air à l'heure qu'il était. Au lieu de cela, elle était obligée de se vendre comme une génisse à la foire aux bestiaux.

— Dommage que M. Bonham ne voie pas les choses de cette façon, fit-elle remarquer.

Sa mère soupira.

— Je sais que vous n'êtes pas partis sur de bonnes bases tous les deux, mais c'est un vrai gentleman, Mina, et il s'intéresse sincèrement à toi.

« Non, pas à moi », eut-elle envie de répondre. Plutôt à son visage ou à sa silhouette. Mais à quoi bon le préciser ? De toute façon, sa mère n'aurait pas compris la différence. Elle trouvait les jeunes filles américaines terriblement effrontées. *Une jeune fille n'a pas à donner son avis.* Elle ne comprenait pas que la haute société new-yorkaise accorde autant de liberté à sa jeunesse féminine. *En Angleterre, une jeune fille ne fréquente pas les messieurs sans être chaperonnée.* Il semblait qu'en Angleterre, les décisions soient uniquement prises par les mères et que ces décisions visent exclusivement à bannir tout ce qui pouvait apporter un peu de distraction dans l'existence. *Si tu avais grandi en Angleterre, tu boirais de la citronnade, pas du champagne.* L'Angleterre avait l'air si ennuyeuse ! Là-bas, les jeunes filles devaient être aussi amusantes que les sermons du dimanche.

Ce bref temps de silence avait suffi pour que sa mère se rappelle son chagrin. Les lèvres pincées, elle tâtonna dans son giron à la recherche de son mouchoir.

— L'horloge... c'est sur vous qu'il l'a lancée ? demanda Mina à mi-voix.

— Bien sûr que non.

— Mais c'est lui qui l'a lancée par terre, n'est-ce pas ?

Cette fois, elle n'obtint pas de réponse. Mais, après tout, les détails importaient peu. Même s'il n'avait pas visé Harriet ce soir, rien ne garantissait qu'il ne l'atteindrait pas demain.

Les épaules de sa mère s'étaient mises à trembler. Le mouchoir étouffa un sanglot.

« Prends-la dans tes bras », s'enjoignit Mina. Mais ses muscles ne lui obéissaient pas. Ils se contractaient, devenaient durs comme du marbre.

— J'ai peur pour vous, dit-elle encore.

— Oh Mina...

Le mouchoir tomba par terre. La seconde suivante, Harriet s'abattait contre la poitrine de sa fille. Mina demeura immobile. Elle sentit les larmes de sa mère mouiller sa gorge, glisser sous son corsage. Sa mère hoquetait, secouée de sanglots qui paraissaient trop violents pour une femme aussi frêle. La batiste de sa chemise de nuit était si fine que Mina sentait sous ses doigts chaque meurtrissure, chaque contusion sur son dos. Elles avaient la même taille et pouvaient porter les mêmes robes, mais Mina se sentait tellement plus solide et plus forte qu'elle ! La vulnérabilité de sa mère la terrifiait.

Elle referma ses bras sur les épaules menues. Elles étaient très mal installées, enlacées ainsi côte à côte sur l'ottomane, avec leurs genoux qui se heurtaient. Les larmes de sa mère continuaient de

couler dans son décolleté, et Mina se sentait prise de claustrophobie dans son bustier humide. Sa mère pleurait plus que les anges en marbre du jardin des Rockefeller, ceux qui avaient une fontaine cachée à l'intérieur.

Elle eut honte de son impatience et essaya d'adopter une position plus confortable. Mais au moment où elle prenait une inspiration avant de se lancer dans le processus habituel — rassurer (« il ne le pensait pas vraiment »), mentir (« il ne vous quittera pas »), promettre (« il ne vous quittera jamais »), avec un optimisme totalement faux —, elle ne trouva aucune émotion en elle hormis un sentiment d'infinie lassitude.

« Ce n'est pas moi qui devrais la consoler. Ce sont les mères qui consolent leurs enfants », songea-t-elle.

Elle commença par un murmure prudent :

— Tout va bien. Ça va s'arranger.

L'accent de gentillesse était bien là dans sa voix. Elle pouvait le faire, finalement.

— Ça va s'arranger, répéta-t-elle.

Elle posa son menton sur la tête de sa mère, tandis que son regard se perdait par la fenêtre. Une pluie de pétales blancs tombait du grand camélia. Dans les rayons de lune, on aurait dit des flocons de neige. Au pied de la montagne, là où le vent tiède achevait sa course, les lumières du port s'éteignaient une à une tandis que Hong Kong se préparait au sommeil. Dans la baie, les bateaux tanguaient doucement et leurs voiles dansaient, semblables à des grappes de fleurs blanches ballotées par la brise.

Cette vue éveilla en elle une émotion étrange, froide, coupante comme la glace. Un immense sentiment de solitude, peut-être ? Elle avait la bouche sèche après avoir bu tout ce champagne. Chaque

CONQUISE... *jamais soumise*

Phineas Granville était géographe quand on l'a forcé à s'engager dans les services secrets britanniques. Dix années de missions périlleuses ont laissé en lui des stigmates indélébiles. Devenu comte d'Ashmore, il entend enfin profiter de la vie lorsque Mlle Mina Masters lui demande de l'aider à retrouver sa mère, kidnappée. Impossible de refuser, le comte a une lourde dette envers la jeune Américaine, mais il se méfie. Mina semble elle aussi adepte du double jeu. Est-elle une parfaite idiote ou une redoutable aventurière? Le seul moyen de la démasquer est d'engager avec elle une partie aussi serrée que sensuelle...

AVENTURES & PASSIONS

MEREDITH DURAN

Doctorante en anthropologie, elle est passionnée d'histoire britannique. Elle est un des grands auteurs contemporains de romance historique.

Conquise... jamais soumise figure sur la liste du classement des *100 Romances of All Times*.

ISBN : 978-2-290-03053-0



9 782290 030530

Inédit

04-05-06/2011

Illustration de couverture :
© Iliana Simeonova / Trevillion Images

www.jailu.com

PRIX FRANCE
6,90 €